

Agathe May

Le monde en profondeur

Cécile Pocheau-Lesteven



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/407>

DOI : 10.4000/estampe.407

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 32-41

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Cécile Pocheau-Lesteven, « Agathe May », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 258 | 2017, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/407> ; DOI : 10.4000/estampe.407



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

AGATHE MAY OU LE MONDE EN PROFONDEUR

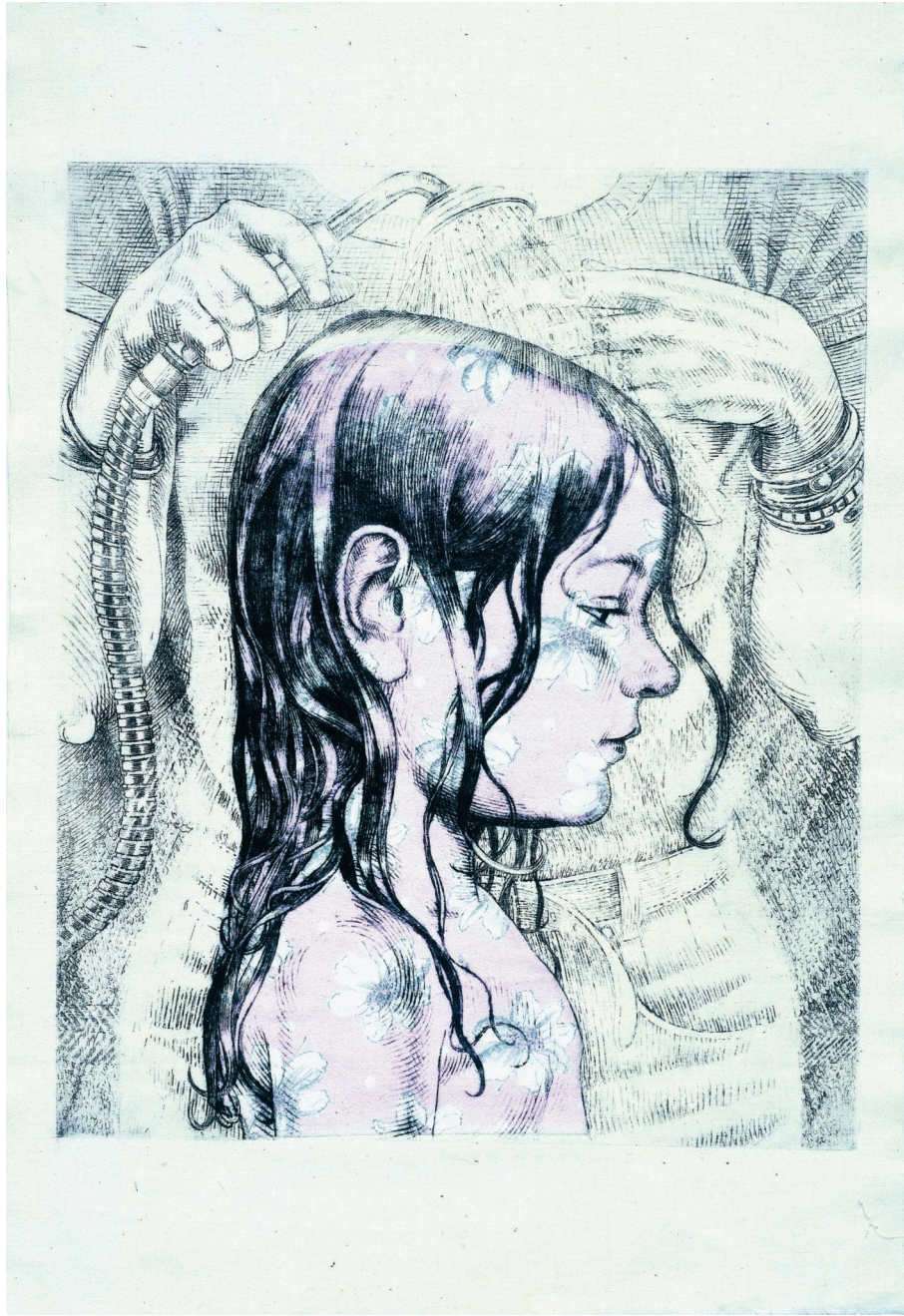
propos recueillis par Cécile Pocheau-Lesteven

C'est une œuvre profondément singulière que celle que crée Agathe May, depuis plus de trente ans, à l'écart des modes, en gravure. Son travail saisit tout autant par son acuité, sa dimension subversive, que par sa poésie et sa grande fantaisie. D'un médium particulièrement contraignant dont elle explore les ressources avec toujours plus de liberté, elle tire des images rares qui parlent du monde d'aujourd'hui. Lauréate en 2016 de la quatrième édition du prix Mario Avati-Académie des beaux-arts, Agathe May exposera à l'Institut du 10 mai au 11 juin 2017.

Outrages, ta récente exposition à la galerie Catherine Putman, réunit un ensemble d'œuvres gravées sur le thème des déchets. C'est plutôt culotté d'aborder un tel sujet en gravure ! Ce moyen d'expression que tu as délibérément choisi dès ton entrée à l'École nationale supérieure des arts décoratifs à Paris à la fin des années 1970 requiert, plus que tout autre médium, précision, rigueur et patience. Comment s'accordent chez toi le temps long, spécifique à la gravure, avec l'immédiateté du désir de créer et la dimension instinctive de ton travail que tu revendiques par ailleurs ?

L'immédiateté du désir, l'envie de s'exprimer dans l'émotion et qui ne peut être différée, cela se situe pour moi au moment du dessin, à sa mise en place. Mais le processus de création par la suite n'a plus rien à voir avec l'urgence. Au contraire, l'œuvre à venir se nourrit du temps qui s'écoule et des interférences qui s'invitent dans le processus, dans l'aventure. C'est alors un monde plutôt retenu qu'arrêté. Et dans cette attente nécessaire avant que l'image soit révélée, l'œuvre évolue encore et s'étoffe du temps qui passe.

Faire les choses à l'envers n'a jamais été un problème. Cela revêt plutôt une fonction hautement symbolique dans cette société qui utilise avec génie le retournement. Cette contrainte de l'inversion dans la gravure permet une vision en miroir des choses, peut-être une façon de garder les yeux ouverts sur un monde qui se fracture et le moyen de résister aux sirènes de la séduction et de la facilité. Dans ce monde aussi lumineux que sombre, aussi contrasté, la gravure a toute sa place. Elle ne ment pas, ne triche pas, mais affirme clairement, frontalement, les choses. À la fois fragile, sans poids, avec pour seule valeur celle qu'on lui prête (combien de gravures ont disparu, images pieuses, illustrations de journaux, recyclées en papier d'emballage ou pour l'allumage du feu ?), elle peut aussi aller droit à l'estomac. Qu'y a-t-il de comparable à l'hallucinante présence d'un auto-



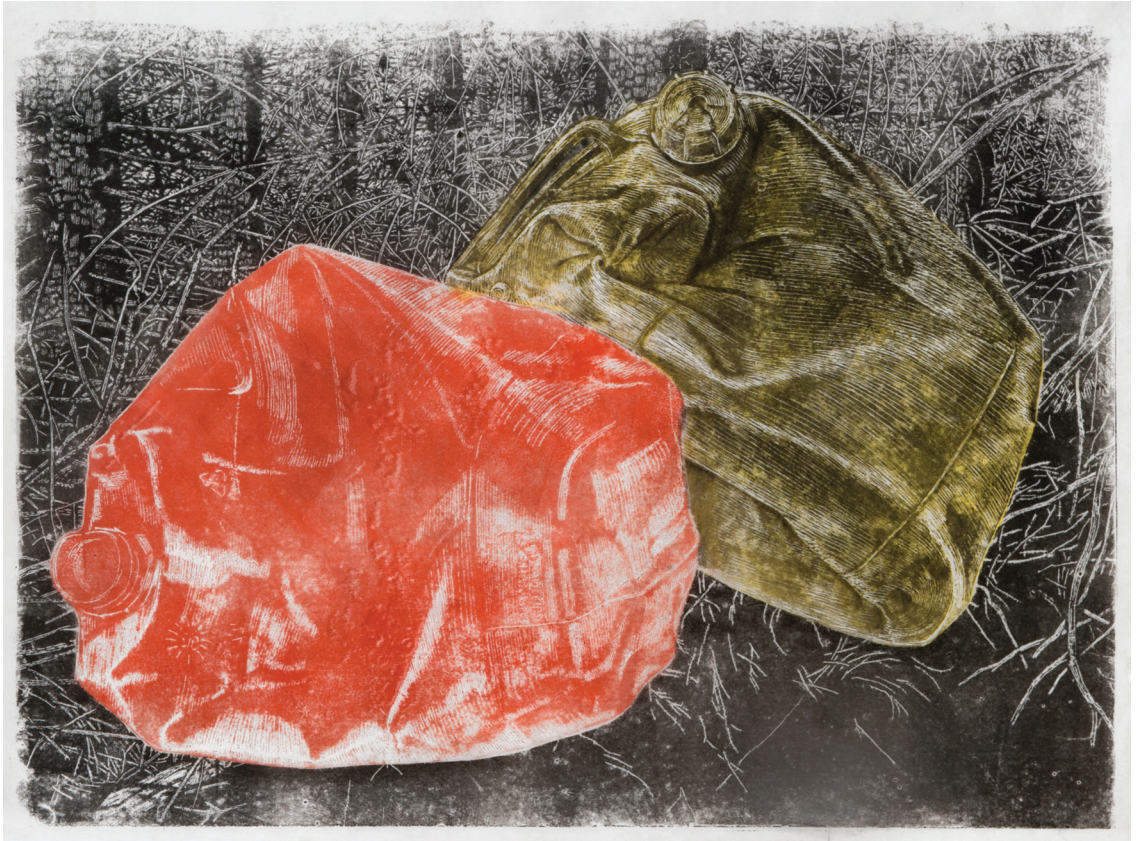
III. 1. Agathe May, *La Douche*, 2002, eau-forte, impression sur tissu, 41 x 50 cm. Collection de l'artiste.

portrait gravé de Rembrandt, à ce dialogue ahurissant de la lumière et de l'obscurité dans une gravure de Goya ? Quelle meilleure représentation d'une époque que les caricatures du XIX^e ? Daumier, Granville, André Gill... ils accusent, dénoncent les ridicules de leur temps – le noir et le blanc de la gravure bouscule, se moque avec truculence et avec une efficacité redoutable. La gravure accompagne la liberté d'expression, elle impose une vision des choses en se moquant joyeusement des bienséances. Peu de noms de graveurs ressortent dans l'histoire de l'art, mais alors, leur œuvre s'impose dans une intemporalité toute particulière.



III. 2. Agathe May, *Un monde en profondeur*, 2013-2014, xylographie, 166,5 x 122 cm. Galerie Catherine Putman.

III. 3 (à droite). Agathe May, *Mourir oui, mais en technicolor*, 2016, xylographie à encrage monotypique sur papier Japon, 63 x 80 cm, galerie Catherine Putman.



Couleurs fluorescentes, cadrages insolites, formats monumentaux obtenus en juxtaposant des planches... tu utilises dans ton travail des procédés peu habituels en gravure. Est-ce une manière pour toi de dépasser les contraintes inhérentes au médium ?

Être une femme est plutôt un handicap dans le milieu de l'art. Alors il faut trouver sa place, inventer son propre parcours, ne pas être trop au milieu pour ne pas se faire assassiner. Jouer avec les contraintes, contourner les obstacles, les femmes savent le faire. On le fait depuis l'enfance. Faire de nos faiblesses une force, c'est un jeu que l'on a appris.

Créer, c'est repousser les limites, aussi bien les nôtres que celles qui nous sont imposées par une technique, un milieu, une société. Alors oui, il faut dépasser les barrières, bousculer les règles pour conquérir le droit de s'exprimer.

Tu procèdes toi-même à l'impression de tes planches. Tu fais de cette étape le lieu d'un travail exploratoire sur la couleur. Avec ces variations chromatiques qui les singularisent, chaque épreuve devient une œuvre unique qui vient s'inscrire dans une série. Tu parles d'« encrage monotypique ». Quel est le rôle de la couleur dans ton travail ?

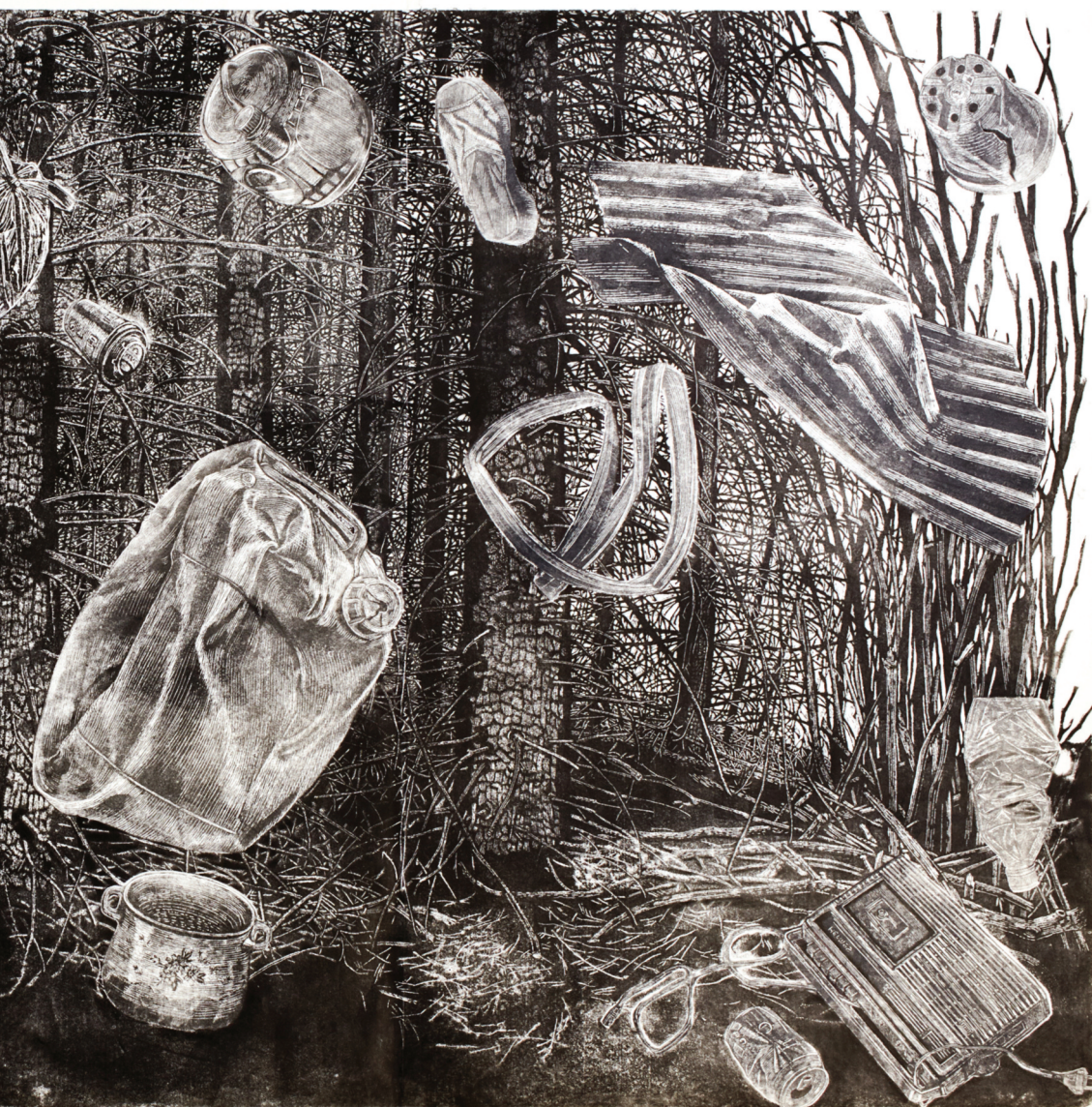
Contrairement au peintre qui, s'il modifie sa toile, enferme une version en son sein, prisonnière de l'œuvre, comme un secret, la gravure, elle, dévoile et nous entraîne dans l'errance. La couleur permet les essais dans un infini de possibilités. Il faut que la planche soit jusqu'à la fin comme un terrain de jeu toujours ouvert avec sa palette de nuances et de choix possibles. Je déteste l'idée d'édition en gravure. Le multiple ne me fascine que par ses différences.



III. 4. Agathe May, *Après nous, le déluge*, 2016, xylographie en noir et blanc sur papier Japon, 122 x 244 cm. Galerie Catherine Putman.

III. 5 (p. 38). Agathe May, *Mourir oui, mais en technicolor*, 2016, xylographie à encrage monotypique sur papier Japon, 134 x 89 cm.

Comme une pensée qui se déploie et se complexifie, qui va là où on ne l'attendait pas. Dans cette façon que j'ai d'utiliser la couleur, je me laisse déborder par l'infini des possibles et c'est dans cette indétermination créatrice que je me laisse surprendre.



Pourtant, *Haute et Basse-cour* et *La Forêt*, pièces maîtresses de tes dernières expositions, sont imprimées en noir. Ces images où figurent dans les moindres détails les plumages des oiseaux, les entrelacs métalliques du grillage, les minuscules rameaux des branches enchevêtrées des arbres de la forêt, témoignent de ta formidable maîtrise du dessin et des techniques de la taille d'épargne. Pourquoi ce choix du noir et blanc ?

J'avais envie de revenir au noir et blanc, à l'évidence du noir et du blanc, de l'ombre et de la lumière, aux fondements de la gravure. C'est finalement ce que j'ai le moins exploré. Jusqu'à présent, j'ai toujours privilégié la couleur, même dans ma façon de graver. Et, de fait, *Haute et Basse-cour* et



La Forêt ont été gravées avec la pensée de la couleur, et j'ai imprimé des variantes en couleurs de détails de ces planches. Pour le noir et blanc, il faut que je me mette à graver différemment, que j'apprenne à me limiter...

En réalité, depuis plusieurs années, plus que la couleur, c'est le collage qui m'intéresse. Privilège de l'âge et forte d'un vocabulaire que j'ai gravé au fil du temps, je me permets aujourd'hui l'élaboration de phrases. Je recompose, je détourne suivant l'envie, le besoin, et de ces juxtapositions naissent de nouvelles possibilités et de nouvelles histoires.

C'est vrai que l'on aborde souvent la gravure du point de vue de la technique, c'est un peu énervant et dévalorisant. Et la condescendance ironique des artistes qui font faire leurs estampes par d'autres

à l'égard du savoir-faire des artistes-graveurs m'énerve tout autant ! Déléguer la création, c'est une façon de se couper du monde et d'oublier que ce que font les mains est régi par l'esprit. C'est pourquoi la patte de l'artiste, sa façon de faire, son choix des matériaux, participent pour moi à l'incarnation de son œuvre, à sa magie. C'est de cette humanité vraie qu'une œuvre parle. Cette alchimie qui me touche fait partie du mystère des œuvres. Nous vivons dans un monde schizophrène où, d'un côté, les artistes ont acquis le droit de tout réinventer, de tout s'approprier et ont ouvert les frontières entre les disciplines – et tout le monde trouve que c'est très bien ! – et où, de l'autre, on re-catégorise, on re-hiérarchise, et on en revient à ne considérer l'estampe que sous l'angle du multiple, comme à l'époque des grands ateliers d'impression du début du XX^e ! Pour moi, la gravure est bien autre chose ! C'est un espace de création authentique et pas un moyen de diffuser une œuvre...

Tu puises ton inspiration dans ton histoire quotidienne et ton environnement proche. Tes premières gravures entrées dans les collections de la Bibliothèque nationale en 1986 à l'époque où tu as reçu le prix Lacourrière, des aquatintes et burins en noir et blanc, représentaient des paysages urbains très structurés (échafaudages, verrières) de Paris et d'Italie, des natures mortes (le bilboquet) et des portraits de ton entourage (visages des pensionnaires de la Villa Médicis). Puis ta fille Joséphine est devenue dès sa naissance le motif central de ton travail qui a pu se lire, jusqu'à tout récemment, comme un « journal » de son évolution. Comment s'est constitué ce matériau autobiographique ?

Pour moi, la création n'est pas un acte arrogant, délibérément provocant, une prise de pouvoir et l'appropriation d'un territoire. Elle n'est pas non plus au service d'une politique culturelle. Elle se doit d'être libre. Je m'en sers comme une façon personnelle de retranscrire le monde, comme d'un journal. Une façon de réfléchir à mon propre rythme. Faire quelque chose avec rien de bien original ni de bien spectaculaire, juste dans une attention aux choses et aux êtres qui m'entourent. Je fais partie d'une génération qui, après une *tabula rasa*, a dû reprendre les choses à leur base. Aussi bien du point de vue technique que du point de vue des sujets. Je me suis réapproprié tout un vocabulaire délaissé et même frappé d'interdit tant il avait été utilisé depuis toujours. Dans un milieu où on se devait d'être provocant et révolutionnaire, les sujets trop simples n'avaient plus cours... Il faut rire de notre époque, tout aussi normative que les autres, ambiguë et faussement libre, où, par exemple, prendre sa fille comme modèle apparaît comme suspect.

Tes images ont aussi une dimension symbolique très forte. Les portraits de ta fille Joséphine sont autant des représentations des âges de la vie que des instantanés intimes de ta vie de famille. Les silhouettes nues qui s'enfuient en tirant un sac poubelle débordant de déchets de *La boîte de Pandore* rappellent *Adam et Ève chassés du Paradis* de Dürer, les objets, poupées, outils, vêtements, détritiques qui entourent tes personnages, les insignes et les attributs dans les portraits de la grande peinture ou de l'histoire de la gravure. Comment s'articulent ces dimensions dans ton travail ?

Créer est un défi. C'est de notre solitude et de notre humanité dans cette bataille menée pour respirer et partager dont parlent les œuvres – et tous nos choix nous représentent. Moi, je ne joue pas avec mon temps mais plutôt contre ; et j'assiste de loin au spectacle du monde sans être hypnotisée. Mon



III. 6. Agathe May, *La Boîte de Pandore - Nous chantions et bien dansons maintenant*, 2016, xylographie à encre monotypique sur papier Japon, 131 x 184 cm.

III. 7 (à droite). Agathe May, *La Petite Fille au mouton*, 1996, Linogravure en couleurs à planche perdue. Épreuve monotype faisant partie d'une série imprimée sur papier chiffon, 59 x 41,5 cm. Collection de l'artiste.

travail parle de l'immodestie, de l'irrespect, du clinquant, du pouvoir, de l'animation culturelle, du professionnalisme, du manque de générosité et des hiérarchies, mais à rebours !

Alors que l'homme des cavernes parlait, lui, du sacré et traçait des animaux d'une manière virtuose sur les murs, alors que l'homme à travers des mythes, des récits, savait être clairvoyant sur sa condition, comment aujourd'hui ne pas s'interroger sur l'état du monde, sur notre aveuglement et notre surdité ?

Nous sommes le reflet de ce qui nous nourrit et le filtre de toutes les choses auxquelles nous avons été confrontés. Dans la création, un va-et-vient entre notre présent et tout ce qui nous a marqués s'opère. Mon monde à moi est truffé de références, de clins d'œil, des fraternités, des signes de reconnaissance qui apparaissent volontairement ou pas.

Mon regard sur le présent est sans cesse mis en résonance avec mon bagage culturel et affectif. Je suis forte de ce *nous* que je porte.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

1956 : naissance à Neuilly-sur-Seine

1979 : diplômée de l'École nationale supérieure des arts décoratifs (spécialisation en gravure)

1983 : pensionnaire à la Villa Médicis à Rome (prix de l'Académie de France à Rome)

1986 : lauréate du prix de gravure Lacourrière

1999 : exposition collective *Vis-à-vis* à la Bibliothèque nationale à Paris ; exposition collective *Gravure* au Cabinet des estampes à Genève, Suisse

2001 : commande publique de la Chalcographie du Louvre

2002 : exposition personnelle *La mouche* au Musée du dessin et de l'estampe originale à Gravelines

2005 : résidence à la Villa Kujoyama à Kyoto, Japon

2007 : exposition *Les cracheurs* à la galerie Catherine Putman, Paris ; exposition collective *Cris et chuchotements* au Centre de la gravure et de l'image imprimée à La Louvière, Belgique

2008 : commande publique de la Ville de Lorient

2011 : exposition *Ils s'y brûlent les ailes* à la galerie Catherine Putman, Paris

2014 : exposition *La théorie de l'inadaptation* à la galerie Catherine Putman, Paris

2016 : lauréate du prix de gravure Mario Avati-Académie des beaux-arts

2017 : exposition *Outrages* à la galerie Catherine Putman, Paris

